JUNTA DELEGADA
DEL
TESORO ARTÍSTICO

Libros depositados en la
Biblioteca Nacional

Procedencia

Pinohermoso

N.º de la procedencia
AZÈMIA,
OU LES SAUVAGES,
COMÉDIE,
ENTROIS ACTES, EN PROSE,
MÊLÉE D’ARIETTES;

REPRÉSENTÉE à Fontainebleau ; devant
LEURS MAJESTÉS , le 17 Octobre
1786 , & à Paris le 3 Mai 1787 .

À PARIS,
Chez Brunet, Libraire, rue de Marivaux.

M. DCC. LXXXVIII.
ACTEURS.

EDOIN, Anglais, habitant de l'île. M. PHILIPPE.

PROSPER, jeune Anglais, élevé dans l'île. M. MICHU.

AZÉMIA, fille d'Edoin. Mlle. DUGAZON.

AKINSON, Lord Anglais. M. CHENARD.

ALVAR, jeune Capitaine de Vaisseau Espagnol. M. DORSONVILLE.

FABRICE, Contre-Maître & Bosman du Vaisseau d'Alvar. M. TRIAL.

TROUPE DE MATELOTS, attachés à l'équipage d'Alvar.

PAUL SMITH, Officier, attaché au Lord Akinson. M. CELLIER.

DEUX SAUVAGES. M. CORALI.

TROUPE DE SAUVAGES. M. LECLERC.

TROUPE DE MATEL.

La Scène est dans une île déserte & inconnue.
AZÉMIA,
OU LES SAUVAGES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un endroit de l'île, un peu sauvage; la mer doit occuper le fond. Sur le côté droit de la Scène (côté du Roi), doit être une esplanade sur des rochers inaccessibles par l'extérieur, & sur laquelle on ne soit censé pouvoir monter que par l'intérieur d'une Grotte souterraine. Ces rochers doivent être entourés, de hailliers, de broussailles, comme pour dérober aux yeux l'entrée de la Grotte.

De l'autre côté, vis-à-vis, doit être une espèce de palissade & quelques buissons épais, un peu avancés, qui marquent la naissance d'un rocher. Sur ce rocher, à demi-hauteur de celui qui est vis-à-vis, doit être aussi un sentier, par lequel puissent passer les Acteurs, & un palmier qui borde la coulisse.
Azémia,

Aux premières mesures de l'ouverture, la toile se lève; une musique tranquille doit indiquer le calme & la solitude de ce lieu champêtre. Quelques instants après, on voit sur la mer plusieurs Canots de Sauvages; ils abordent, se groupent, exécutent des danses pantomimes. Edoïn paroit sur son rocher, derrière la palissade, témoigne son inquiétude, & tire en l'air un coup de fusil, qui effraye les Sauvages; quelques-uns regagnent leurs Canots en désordre, prennent le large, & s'éloignent; les autres se précipitent du haut du rocher, disposé pour cela, dans la mer. On les voit nager & s'éloigner. Edoïn va s'assurer s'ils sont partis & revient.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDOÏN, seul.

Ils s'éloignent: le bruit de cette arme inconnue les épouvante toujours; mais s'ils s'accoutumènt à ne plus la craindre; s'ils revenoient en force surprendre mon habitation, malgré les soins que j'ai pris de la dérober à toutes recherches! Eh quoi! depuis douze ans, nul espoir de sortir de ces lieux! Ah! ma chère Azénia! seul bien que j'ai sauvé du plus cruel ravitail; toi, pour qui seule j'ai supporté la vie dans ces déserts; ô ma fille, je frémis sur ton sort, bien plus que sur le mien.

ARIETTE.

Ton amour, ô fille chérie!
M'a consolé de tous mes maux.
Si ton père aime encore la vie,
C'est pour veiller à ton repos,
Ma retraite profonde.
C O M É D I E.

Tu la vois sans effroi,
Je suis pour toi le monde,
Tu l'es aussi pour moi,
Le souvenir de mon naissance,
Vient-il m'agiter malgré moi ?
Pour ramer tout mon courage,
J'aime à redire près de toi,
Ton amour, &c.

J'espère du moins que Milord Akinson, qui fait son fils entre mes mains, viendroit le chercher ; qu'il m'arracherait à cette solitude. S'il faut renoncer à cet espoir, que deviendrai-je ? Voilà le jeune Prosper & ma fille parvenus à l'âge des amours ; que d'inquiétudes ils me préparent ! Pâi beau déguiser au jeune-homme le sexe de ma fille, ordonner à celle-ci le secret, les effrayer tous deux ; la nature & l'amour me feront sûrement bientôt accuser d'imposture : ce sont des précepteurs plus éloquens que moi. J'entends mon jeune élève.

S C E N E II.

E D O I N , P R O S P E R.

P R O S P E R, sur son esplanade.

A H ! bon jour, mon ami, ouvre-moi, je t'en prie.
(Édoin lui ouvre.)

E D O I N.

Je me reproche toujours, en le voyant, la nécessité cruelle où je suis de tromper sa candeur. Je me suis malgré moi contredit quelquefois sur les femmes : il m'en parle sans celle, & .... mais le voici.

P R O S P E R, embrassant Édoin.

J'ai dormi trop long-temps.
AZÉMIA,
dit & je te le répète, elles sont aussi dangereuses qu'elles sont aimables.

PROSPER.
J'aime pourtant jusqu'à leur nom ; j'aime sur-tout à t'en entendre parler : ah ! mon ami, fais-moi leur portrait.

EDOIN.
Je le veux bien. (à part.) Il faut l'effrayer, pour faire tourner contre ma fille sa propre indiscrétion ; si jamais elle n'en étoit capable.

SCENE III.

EDOIN, PROSPER, AZÉMIA, cachée.

AZÉMIA, sur son rocher à part.

AH ! les voilà dans leur petit conseil ; écoutons ;

TRIO.

EDOIN.
Ecoute bien, tu vas entendre.
Ah ! garde-toi de te laisser surprendre ;
Je te dirai la vérité.

PROSPER.
J'écoute bien, je brûle de t'entendre.
Mais parle avec sincérité.

EDOIN.
D'abord tout est fait pour séduire ;
Si doux parler, si doux sourire......

PROSPER.
Ah ! le joli portrait !

EDOIN.
C'est une fleur,
C'est la douceur,
C'est la fraîcheur.

PROSPER & AZÉMIA.

Ah ! le joli portrait !

EDOIN.
Tout nous enchantante, tout nous plaît.

PROSPER.

Eh bien! que risque-t-on de te laisser surprendre?

EDOIN.

PROSPER.

AZÉMIA.

Écoute bien, tu vas l'apprendre.

Je te dirai la vérité.

Ah! garde-toi de te laisser surprendre.

Je parle avec sincérité.

PROSPER.

AZÉMIA.

Même que veut-il lui faire entendre?

Ensemble.

Voilà, voilà la vérité.

Ah! c'est dommage en vérité.

Garde-toi bien de te laisser surprendre.

Te laisser surprendre !

Mais est-ce bien la vérité ?

PROSPER.

J'aime à te croire, & je ne sais pourquoi mon cœur s'y refuse sur ce point. J'ai toujours, je l'avoue, le plus grand désir de connoître ces perfides mortelles; & malgré leur méchanceté, je me sens l'envie & la force de les combattre.

AZÉMIA, à part.

De les combattre !

EDOIN.

L'amour qu'elles t'inspireroient, est un poison subtil qui te maîtriseroit malgré toi: elles te pourraient jalouser jusqu'en ton sommeil.
AZÉMIA,

PROSPER

Ne pourrois-je pas aussi m'en venger au réveil ? Mais cet amour, ce poison, ne paroit pas t'avoir fait tant de mal. Tu m'as dit que ton épouse avoit autrefois jeté quelques fleurs sur ta vie.

EDOIN.

Il est d'heureuses exceptions, je dois en convenir.

PROSPER.

Enfin si mon père revient, si nous quittons ce désert, il faudra pourtant bien que je m'accoutume à en voir.

EDOIN.

Ce fera pour-lors à lui seul à veiller sur ta destinée.

PROSPER.

Si dumoins au lieu d'un fils, le Ciel t'eût donné une fille, par exemple.

EDOIN.

Eh ! bien ?

PROSPER.

Eh bien ! je ne désirerois plus rien.

EDOIN.

Ce feroit peut-être pour ton tourment, (d'apart.) & surement pour le mien ; (haut.) à l'instant où une femme t'approcheroit, tu ferois perdu.

PROSPER.

En ce cas n'en parlons plus : mais il me semble que ton fils dort aujourd'hui bien long-tems.

AZÉMIA, se montrant.

Oh ! que non, je ne dors pas, j'écoute & j'entends.

PROSPER.

Ah ! le voici.

EDOIN, l'embrassant.

Viens mon cher enfant ; j'attendois ton réveil pour commencer le travail de ma journée. L'impé-
rieux besoin nous y condamne ; livrez-vous tous deux à vos occupations ordinaires, & ne vous écartez pas. Prosper, aide ton frère, & dirige ton ouvrage.

PROSPER.

Je n'en fais jamais pour lui autant que j'en voudrais faire.

EDOIN, bas à sa fille.

Garde bien ton secret, il est plus essentiel que jamais, si tu ne veux pas t'exposer au plus grand malheur! Prosper deviendroit, sur le champ, ton plus cruel ennemi. (Haut.) Adieu mes enfants, je reviendrai bientôt. (Il les embrasse & sort.)

SCENE IV.

AZÉMIA, PROSPER.

(Ces deux enfants s'occupent à des travaux différents. Azémia fait des corbeilles & Prosper vanne du grain.)

AZÉMIA, à part.

Je vois bien que mon père nous trompe tous deux. Quel portrait il lui fait des femmes! Et pourquoi veut-il que je le craigne? il a l'air si doux; quel mal peut-il me faire? (Haut à Prosper.) Tu travailles trop, tu seras fatigué.

PROSPER.

Fatigué! Quand je travaille près de toi, c'est impossible.

AZÉMIA.

Tu m'aimes donc beaucoup?

PROSPER.

Oui, sans doute, & même cela me tourmente; car vois-tu, j'aime ton père, je donnerois mon sang pour lui, & je ne conçois pas pourquoi je t'aime encore plus que lui.
A Z É M I A,

Après que je t'aperçois ;
Mon cœur bat & s'agite ;
Et si j'accours auprès de toi ;
Il bat encore plus vite.
A tout moment , & malgré moi,
Je brûle & ne fais pas pourquoi.
De m'éclairer sur ce mystère,
Je pourrais bien prier ton père ;
Mais si tu voulais, tiens , je crois ;
J'en apprendrais plus avec toi.

D'abord désir de te chercher
Le premier semble éclore ;
Puis désir de me rapprocher ,
Puis...... d'approcher encore.
Là , toujours mon cœur, malgré moi,
Désire , & je ne fais pas quoi. ( bis. )
De m'éclairer sur ce mystère , &c.

A Z É M I A.

J'ai bien quelque petit soupçon ,
D'en savoir quelque chose ,
Mais , à t'en parler sans façon ,
Je ne fais quoi s'oppose ,
Et pourtant ce je ne fais quoi ,
Magite , & je ne fais pourquoi.
De m'éclairer sur ce mystère ,
J'ai bien déjà prié mon père ,
Mais si j'oliens ... tiens , en effet , je crois ,
J'en apprendrais plus avec toi.

J'écoutais tout-à-l'heure , quand tu causais avec mon père ; je t'ai bien entendu dire que tu dédirions voir des femmes dans cette ile. Pourquoi donc ?

PROSPER.

Je n'en fais rien ; est-ce que tu n'as pas le même désir , toi ?

A Z É M I A.

Non , je t'assure.
Ton père aussi me blâme de l'avoir ; peut-être a-t-il raison.

AZÉMIA.

Et si j'en étais une......

PROSPER.

Ah ! si le Ciel l'eût permis, quel plaisir j'aurais......

AZÉMIA.

Oui, à me combattre.

PROSPER.

Oh ! non, à te céder.

AZÉMIA.

Tu m'aimerois encore, même si j'étais femme?

PROSPER.

Non pas davantage, cela est impossible ; mais je le rois plus heureux,

AZÉMIA.

Plus heureux ! là, bien vrai?

PROSPER.

Ah ! bien vrai, mon cœur me le dit.

AZÉMIA, à part.

Il feroit plus heureux ! Oh ! je vais parler. (Haut.)

(Elle l'appelle.) St, Prosper, écoute.

PROSPER.

Que veux-tu?

AZÉMIA.

Sois heureux, j'en suis une.

PROSPER.

Ciel !... Tu te moques de moi.

AZÉMIA.

Non, Prosper, je t'affure. (Prosper s'éloigne.) Qu'as-
tu donc?

PROSPER.

Je n'ai rien, c'est que je tremble.

AZÉMIA, se reculant au fe.

J'ai mal fait de parler : ne voilà-t-il pas que je tremble
aussi !
AZÉMIA.

D u o.

AZÉMIA.

J'ai peur, je ne sais pas pourquoi,
Je n'en puis deviner la cause.
J'ai peur, &c.

AZÉMIA.

Approche-toi.

PROSPER.

Moi?

AZÉMIA.

Toi.

PROSPER.

Qui, moi?

AZÉMIA.

Oui, toi.

PROSPER.

Je n'ose...

Approche-toi.

AZÉMIA.

Qui, moi?

PROSPER.

Oui, toi.

AZÉMIA.

Je n'ose....

Sans approcher, regarde-moi.

PROSPER.

Sans approcher, regarde-moi.

AZÉMIA.

Eh bien!

PROSPER.

J'ai du plaisir, je te vois.

AZÉMIA.

Avance un peu.... hasarde.

PROSPER.

Attends, attends, prends garde.
Je suis bientôt tout près de toi.

(Ils se touchent & s'ensuyent tout effrayés.)
COMÉDIE.

ENSEMBLE.

J'ai peur, j'ai peur, en vérité,
Je n'en puis deviner la cause.
Nous éprouvons la même chose,
Edon m'aurait-il dit la vérité?

PROSPER.

M'aimes-tu moins?

AZÉMIA.

Non ce me semble.

Et moi, Prosper?

PROSPER.

Non ce me semble.

Regardons-nous tous deux ensemble.

(Ils se regardent.)

ENSEMBLE.

Toujours même plaisir, moi.
Approchons-nous tous deux ensemble,

(Ils se rapprochent lentement.)

Me voilà bientôt, près de toi.

(Ils se touchent & se répondent.)

Mais j'ai moins peur, oui, j'ai moins peur.

AZÉMIA.

Eh bien, eh bien! que dit ton cœur?

PROSPER.

Il me dit toujours que je t'aime.

AZÉMIA.

Mon cœur est toujours le même.

ENSEMBLE.

Plus de frayeur,
Toujours mon cœur,
Est le même,
Je n'ai plus peur;

AZÉMIA.

De près, de loin, oui, je sens que je t'aime,
Je n'en veux croire que mon cœur,

AZÉMIA.

Je n'ai plus peur.

Me voilà un peu rassurée, & pourvu que nous n'ayons pas d'amour.
AZÉMIA,
PROSPER.
Mais nous ne le connaissons point; il viendra peut-être sans que nous en doutions.
AZÉMIA.
Dieux! Tant pis; car Edoin dit, qu'il nous ferait peut-être bien souffrir.
PROSPER.
Dans ce cas là, nous souffrions ensemble.
AZÉMIA.
Ah! tu as raison; allons, allons, je me réjouis même au malheur de l'amour.
(On entend parler dans la coulisse.)
(Prosp.)
Si ton père vouloit nous marier....
AZÉMIA.
Paix.... on parle.
PROSPER.
Et cette voix n'est pas celle d'Edoin; s'agirait-ce par hasard des sauvages? Je veille sur tes jours.
AZÉMIA.
Cachons vite notre ouvrage, & ne nous montrons pas.
(Ils se cachent derrière leur Palissade.)

SCENE V.

FABRICE, ALVAR, TROIS MATELOTS,
AZÉMIA & PROSPER, cachés.

FABRICE.
Mais, Monseigneur, plus nous avançons, plus l'endroit me paroit sauvage; cette île est déferre, il n'en faut pas douter; où voulez-vous encore aller?
ALVAR.
C O M É D I E.

ALVAR.

Et qu'avons-nous de mieux à faire ? La marée montante peut seule remettre la chaloupe à flot, & nous voilà retenu pour plus de vingt-quatre heures.

F A B R I C E.

Vingt-quatre heures encore ! Quel supplice ! Mais au moins l'éloigner de pas s'éloigner de la rade ? Nous en sommes déjà à plus de deux heures de chemin.

ALVAR.

Toujours la mauvaise poltronnerie : je suis bien aisé de savoir si nous trouverons des débris de cet équipage que la bourrasque nous a empêché de secourir, & qui s'est brisé à nos yeux : j'ai cru reconnaître le pavillon Anglais.

F A B R I C E.

Nous avons bien pensé en faire autant sur ces mauvaises côtes ; elles sont bordées d'écueils : cela nous arrivera quelque jour, avec votre fantaisie de découvertes. J'ai d'ailleurs une inquiétude plus réelle.

ALVAR.

quelle ?

F A B R I C E.

D'être avalé par quelque Antropophage.

ALVAR.

Peste soit du poltron.

F A B R I C E.

Monseur, j'ai lu quelques voyages, tel que vous me voyez, & je sais bien que ces gens-là, sans respect pour de jolis vilages, vous dépêchent un homme tout d'un trait, sans lui donner le temps de se reconnaître.

ALVAR.

Tais-toi.

F A B R I C E, effrayé, appercevant Azémia.

Ah ! Monseur !

ALVAR.

Qu'est-ce que c'est ?

F A B R I C E.

L'île en est peuplée, sauvez-nous.

ALVAR.

Que vois-je !

F A B R I C E.

N'approchez pas...
Mais vois donc la délicatesse de tes traits ; je ne me trompe pas, c'est une jeune femme, & une femme sauvage ! Quelle découverte !

FABRICE.

A vous entendre, on les croiroit bien rares.

PROSPER, bas à Azémia.

Il te regarde avec des yeux... Voilà sûrement les hommes dont tu dois te défier ; je le hais déjà : s'il t'approche, qu'il prenne garde.

AZÉMIA.

Il n'a pas l'air méchant.

ALVAR.

Elle m'entend ! Quelle étonnante avventure ! Écoutez-moi :

FINALE.

Ma belle enfant, ces fauvages retraites,
Sont peu faites
Pour tant d'apprêts,
Oui, tant d'attraits, font faits pour nos climats,
AZÉMIA.

Quel singulier langage !
Excuse-moi, je ne te comprends pas.

ALVAR.

Quel singulier langage !
Sa candeur me ravit.

AZÉMIA, à Prosper.

Entends-tu, ce qu'il dit

PROSPER.

Fort bien.

ALVAR.

Quittez cet air fauvage.

AZÉMIA.

Je ne suis point fauvage,
C'est toi, c'est toi qui l'es, je crois.

FABRICE.

Monseigneur, elle vous croit fauvage,
Elle s'y connait, je le vois.

ALVAR.

Je puis vous rendre heureuse,
Soyez donc moins peureuse,

AZÉMIA.
Vous feriez plus heureuse,
Si vous habitiez nos climats.
AZEMIA.

Qui, toi, me rendre heureuse!
(Regardant Prosper.)
Eh ! mais je suis heureuse,
Qu'ai-je besoin d'autres climats!

PROSPER, menaçant Alvar.

Finis, ou crains ma colère.

ALVAR.

Que me veut donc ce jeune téméraire ?
AZEMIA, cherchant à arrêter Prosper.
C'est l'outrager : ah ! calme-toi.

PROSPER.

Je n'entends rien.... Eloigne-toi.

ALVAR.

Qui donc es-tu ?

PROSPER.

Elle est à moi.

Fuis de ces lieux, ou ma vengeance,
Pourroit tomber sur toi.

ALVAR.

Quel excès d'insolence ?

ALVAR. AZEMIA, entre les deux.

Jeune inféli, je brave ton courroux.

Ah ! calmez-vous ; d'attirer mon courroux.

PROSPER.

Va, crains sur toi tant de courroux.

ALVAR.

Je dois punir tant d'insolence.

PROSPER.

Va, crains-toi-même ma vengeance.
SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ÉDOIN.

ÉDOIN.

Ma fille, ô Ciel! qu'ai-je vu? quel courroux!
Arrête, jeune homme, arrête.
Sois plus prudent, point de courroux,
De tout, tu réponds fiévr ta tête,
FABRICE.

Ah! C'est ton père, il faut filer plus doux.
ALVAR.

Monsieur, daignez m'entendre :
Quand le hasard conduit ici mes pas,
Je m'offrois de la rendre
A de plus doux climats.

ÉDOIN.

Dieux! mon âme ravie
Reverroit sa patrie!
Ah! si c'est votre envie,
Tous les trois, je vous prie,
Arrachez-nous à ces forêts,
ALVAR.

Qui lui! mon agresseur? jamais.
Non, que jamais il ne l'espère.

PROSPER.

Ah bien! sans moi partez mon père,
Partez sans moi, je m'y soumets.
ÉDOIN & AZÉMIA.

Te fuir! mon ami, non jamais.
COMÉDIE.

ALVAR.
Ta fille & toi,
Voilà ma loi.

EDOIN.
Fuis, cœur barbare, éloigne-toi.
Tu dois rougir d'une aussi dure loi.

EDOIN & ses enfants, à part.
O mon ami, nous défunir!
Non, non, jamais ; je suis ton père.
(haut)
Ah ! laissez-nous seuls dans nos forêts,
Et recevez nos adieux pour jamais.

ALVAR & sa troupe, à part.
Je suis tenté de le punir,
Ce soir, à l'ombre du mystère...
Nous reverrons cette fille si chère.
(haut) Oui, nous vous laissons dans vos forêts,
Et recevez nos adieux pour jamais.

Ils sortent en se faisant des signes d'intelligence, & regardant l'endroit pour le reconnaitre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Il fait nuit)

SCÉNE PREMIÈRE.
AKINSON & SON OFFICIER.

L'OFFICIER.

Daignez reprendre courage, Milord ; le Ciel semble nous épargner, puisqu'en brisant notre équipage, il permet du moins à notre chaloupe d'aborder l'île
AZÉMIA,
que vous cherchez ; laissez moi tenter encore quelques
nouvelles découvertes, je reviendrai vous instruire
sur le champs.

AKINSON.
Allez, mais je crains bien que toutes mes espé-
rances ne soient encore trompées.

SCENE II.

AKINSON, seul.

ARIETTE.

O Ciel ! quand ta rigueur a comblé ma misère,
Quand tu m'as tout ravi, sans secours, sans espoir ;
Rends-moi du moins mon fils, que je puisse le voir.
Ne sois pas insensible au dernier vœu d'un père.
Ah ! si dans ce climat sauvage,
Mon fils, mon cher fils m'est rendu,
Non, non, je n'ai pas tout perdu.
Je sens renaître mon courage,
Un seul instant qu'il vienne, hélas !
Que je le presse entre mes bras.
Destin cruel ! malgré ta rage,
Je brave encore ton courage.

SCENE III.

AKINSON, L'OFFICIER.

L'OFFICIER, accourant.

AH ! Milord ! on suit mes pas.

AKINSON.

Qui ?
COMÉDIE.

L'OFFICIER.

Des Matelots d'une Nation ennemie, des Espagnols. J'ignore comment ils sont ici, & ce qui les occupe; mais à leurs discours, c'est quelque complot ténébreux.

AKINSON.

Ne nous montrons pas, & tâchons de surprendre leur secret; il ne nous sera peut-être pas inutile.

SCENE IV.

FABRICE, QUELQUES MATELOTS, AKINSON, & SON OFFICIER, tous les deux cachés.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE PREMIER MATELOT.

Ne entend-on rien

CHŒUR.

Non rien.

L'instant approche, observons bien.

FABRICE.

Cherchez l'endroit.

CHŒUR.

Fort bien.

FABRICE.

Il faut, amis, de la prudence,
Du zèle & de l'intelligence.

CHŒUR.

Laissez, laissez, tout ira bien.

AKINSON, & son Officier.

Ecoutez bien, écoutez bien.
Ciel! ô Ciel! de l'innocence
En ce moment, feras-tu le soutien?
Il faut, amis, par la prudence ;
Mérité votre récompense.

**UN MATELOT.**

Allez, allez, tout ira bien.

(À son confrère.)

Connaistu la fillette ?

**SECOND MATELOT.**

Oui, jolie & bien faite...

Elle est fort bien.

**AKINSON.**

Que parlent-ils de fillette ?

**SECOND MATELOT.**

Je dis qu'elle est fort bien,

Il faut enlever la fillette.

**AKINSON.**

L'enlever ! ah ! le scélérats !

**SECOND MATELOT.**

Sans que le père en fâche rien:

**AKINSON.**

Un père ! ah ! malheureux !

O Dieux !

**CHŒUR de l'Matelots Espagnols.**

Il faut, amis, de la prudence,
Du zèle & de l'intelligence,
Tout ira bien, tout ira bien :
Il n'est pas temps encore;
Cherchons sans bruit.
Il faut que tout soit dit
Au retour de l'aurore.

( *Les Matelots sortent.)*

**AKINSON & un Officier.**

Ciel ! ô Ciel ! de l'innocence
En ce moment, daigne être le soutien.
Malheureux père ! à cette offense,
De t'opposer, auras-tu le moyen ?

( *Demi-jour à la sortie des Matelots.)*

**SCENE**
SCENE V.

AKINSON, & son Officier.

AKINSON.

Quel singulier événement ! Ils parlent d'une fille, d'un père... L'île est donc habitée.... Ne les perdons pas de vue.... Tâchons de savoir positivement ce qu'ils méditent, de connaître l'endroit qu'ils veulent attaquer, & de sauver, s'il est possible, une famille infortunée, du malheur qu'on lui prépare. (Ils sortent.)

SCENE VI.

EDOIN, PROSPER, paraissent sur leur rocher, tandis qu'Akinson & son Officier sortent du côté opposé: on les voit ouvrir la palissade avec prudence, & sortir.

EDOIN.

Tu vois au moins que je ne te trompais pas : à peine ma fille a-t-elle trahi son secret, que la jalousie, suite inévitable de l'amour, s'est emparée de toi, & nous avons perdu, par ta faute, l'occasion de sortir d'ici.

PROSPER.

Ah ! mon père, que je m'en repens ! puisque cela t'afflige; car pour moi, je ne desire rien... Mais si ces étrangers n'étoient pas partis ?...

EDOIN.

Ils le sont sûrement ; la journée entière s'est écu­lée.
AZEMIA,

PROSPER.

Mais aussi, pourquoi m'avois-tu fait ce beau mys­tère ? Je ne te ments jamais, & toi, tu me ments toujours : au moins rien ne t'empêche à présent de nous marier, ta fille & moi.

EDOIN.

Mon ami, tant que j'ai l'espoirance de retrouver ton père & de quitter ces lieux, je ne puis vous unir ; c'est à lui à disposer de ton sort ; il me reprocheroit...

PROSPER.

Rien : en voyant Azémia, il l'aimeroit comme moi.

EDOIN.

Eh bien, écoute ; si l'année entière s'écoule encore sans m'apporter de nouvelles, sans m'offrir l'espoir de sortir de ce désert, je vous marierai tous les deux.

PROSPER.

Tu me le promets ? dans un an ? Songes-y bien ...
Et dis-moi, dès que nous serons mariés, l'île cessera donc alors d'être déserte ?

EDOIN.

Ah ! voilà le chapitre des questions.

DUO.

Il est bien tard, séparons-nous,
Demain, j'en dirai davantage.

PROSPER.

Il n'est pas tard, expliquons-nous,
De grâce, dis-m'en davantage.

EDOIN.

Il est bien tard, séparons-
PROSPER.

Il n'est pas tard, expliquons-nous.

PROSPER.

Dès qu'une fois on est époux....

EDOIN.

L'himen à des devoirs engage.
Et moi, pour ces devoirs, je me sens du courage.

PROSPER.

Tous ces devoirs...

PROSPER.

Seront bien doux.

EDOIN.

Ils sont nombreux.

PROSPER.

J'ai du courage:

Ah! dis-les-moi, je les suivrai,

Dis-les-moi tous, je t'en supplie.

EDOIN.

D'abord, c'est un ferment sacré,

D'être unis pour toute la vie.

PROSPER.

Et puis?

EDOIN.

Et puis, on s'impose la loi,

De voir, d'agir & de penser de même.

PROSPER.

Et puis?

EDOIN.

Et puis, l'épouse, à ce qu'elle aime,

Donne enfin son cœur & sa foi.

PROSPER.

Et puis?

EDOIN.

Et puis....

Il est bien tard, &c.

PROSPER, ramenant Edoin.

Si c'est-là tout, pour être époux,

Je n'aurai plus grand'peine à l'être.

EDOIN.

Comment?

PROSPER.

Tous ces devoirs si doux,

J'avais appris à les connaître.

EDOIN.

Tu les connais?

PROSPER.

Ils font bien doux.

EDOIN.

Dis-moi comment?

PROSPER, montrant son cœur.

Voici mon maître.

EDOIN.

Allons, Prosper, parle à ton gré,

Dis-moi, comment? je t'en supplie.
AZÉMIA,
PROSPER.
Avec ta fille, j'ai juré
D'être unis pour toute la vie.

EDOIN.

Et puis?

PROSPER.
Et puis, nous nous sommes faits une loi
De voir, d'agir & de penser de même.

EDOIN.

Et puis?

PROSPER.
Et puis, Azémia qui m'aime,
M'a donné son cœur & sa foi.

EDOIN.

Et puis?

PROSPER.
Et puis....
Il est bien tard, séparons-nous.

ENSEMBLE.

EDOIN.
Il n'est pas tard, expliquons-nous.
Quoi! tu n'en fais pas davantage?
Est-ce bien tout? Adieu, foi, fage,
Dans un an, vous ferez époux.

PROSPER.
Il est bien tard, séparons-nous.
Non, je n'en fait pas davantage:
Oui, c'est bien tout. Je ferai fage.
Dans un an, nous serons époux.

EDOIN.
Te voilà tout aussi fâchant que moi.

PROSPER.
Oh! Dans un an, j'enaurai davantage; mais que c'est loin, mon Dieu!

EDOIN.
Nous abrégerons le temps; adieu.

(Il l'embrasse & l'enferme dans sa grotte.)
SCENE VII.
EDOIN, AZÉMIA.

EDOIN.

La lune rend cette soirée superbe ; je vais en profiter, pour finir l’ouvrage que les événements de la journée m’ont forcé d’interrompre.
AZÉMIA, se montrant sur son rocher.

(à part.) Il n’est pas encore parti.

EDOIN.

O mes enfans ! le plaisir de pourvoir à votre subsistance, fait disparaître pour moi la fatigue du travail.

(Il sort.)

SCENE VIII.

AZÉMIA seule, entrouvrant la palissade.

Bonjour ! il a laissé la palissade ouverte ; quel plaisir !
la belle soirée . . . . . Prosper, dort sûrement déjà ;
c’est dommage . . . . S’il étoit là, la soirée seroit encore
plus belle.

SCENE IX.

AZÉMIA, PROSPER, sur son Esplanade.

PROSPER.

Azémia ?
Ah! te voilà.

AZÉMIA.

PROSPER

Comment tu n'es pas enfermé?

AZÉMIA.

Non vraiment ; mais tu l'es toi.

PROSPER.

Je puis bien essayer de descendre.

AZÉMIA.

Non, je te le défends.

PROSPER.

Pourquoi ?

AZÉMIA.

Je ne 'sais ; mais s'il je suis bien aimée, tu m'obéiras ; sinon, je m'ensuis, & vais moi-même me cacher.

PROSPER.

Ah ! reste, Azémia ; la peur de te déplaire, est le plus fort lien qui puisse m'arrêter. Je ne fais pourtant pas ce que tu crains.

AZÉMIA.

De fâcher mon père, qui m'a défendu d'être seule avec toi sans sa permission : ce matin j'ai désobéi pour la première fois ; le Ciel m'en a puni, par le danger que tu as couru : il faut en croire Edoin ; il en fait plus que nous.

PROSPER.

C'est que je suis bien loin pour causer ; j'ai une nouvelle à t'apprendre.

AZÉMIA.

Quelle est-elle?

PROSPER.

Edoin parle enfin raison : il consent à nous marier dans un an. Conçois-tu mon bonheur?

AZÉMIA.

Comme le mien.

PROSPER.

Ce que je ne sais pas, c'est quel changement cela doit apporter à notre situation.
AZÉMIA.

Je le fais bien, moi.

PROSPER.

Tu le fais ?

AZÉMIA.

Sûrement : c'est que quand on se marie, on ne reste pas deux ; nous deviendrons plusieurs : voilà tout.

PROSPER.

Oh ! je savois cela ; mais encore ?.....

AZÉMIA.

Je n'en fais pas plus que toi ; mais quand cela viendra, nous pourrons bien le voir ; d'ailleurs, le plaisir de chercher, vaut celui de savoir.

PROSPER.

Il faut que je te dise : hier, j'ai trouvé dans nos bois certain billet que ton père a sûrement laissé tomber ; c'est de ta mère ; il peint la tendresse & le bonheur, mais n'en dit pas assez pour m'instruire.

AZÉMIA.

Ah ! voyons : donne-le moi.

PROSPER.

Demain.

AZÉMIA.

Non, tout de suite.

PROSPER.

Et comment faire pour le ravoir ? Quand tu l'auras lu, j'en aurai plus d'envie encore.

AZÉMIA.

Attends : compose un lien de feuillage, tu le glisseras le long de ces rochers : par ce moyen, je pourrai le recevoir, & te le renvoyer par le même chemin.

PROSPER.

C'est bien dit.

DUO.

PROSPER, préparant le lien.

Oui, reçois le billet joli
De la main de ta mère ;
AZÉMIA

Tu verras que ton père,
D'une époque étoit bien chéri.
Quand pourrai-je l'ètre autant que lui?
AZÉMIA.

S'il revenoit!
P R O S P E R.

Je crois l'entendre.
AZÉMIA.

Je ne vois rien.
P R O S P E R.

Regarde bien.

ÉN S E M B L E.

Craignons de nous laisser surprendre.
(Prosper descend le billet.)
AZÉMIA.

Ah ! je le tiens.

ÉN S E M B L E.

AZÉMIA.

Plaisir extrême !
Oui, je veux le lire moi-même,
Et voir s'il est doux,
Le vrai langage des époux.

PROSPER.

Plaisir extrême !
Oui, lis, tu verras s'il est doux.
Le vrai langage des époux.

AZÉMIA, lisant le billet.

Je suis donc toute à toi, cher époux, que j'adoire :
Ah ! quel doux sentiment tu me fais éprouver!
Au bonheur de t'aimer, l'hymen ajoute encore,
Le droit de te le dire, &c de te le prouver.
Ah ! comme il est joli !
PROSPER.

Toute à toi que j'adore,
AZÉMIA.

Le droit de te le dire . . . .
PROSPER.

Et de te le prouver,

( Sans chanter,)

Rends-le moi.

AZÉMIA.
Tiens, suppose-le de ma main, & pour toi. (Elle le rattacha au lien, & Prosper le fait remonter.)
(La Musique reprend.)

Ensemble,

Rends-le moi, ce Billet joli.

Garde bien

De la main de ta mère.

Tu vois bien que ton père.

D'une épouse étoit bien cheri.

Quand pourrai-je l'être autant que lui

Sois bien sûre de

(Nuit avant la fin du Duo.)

AZÉMIA.

La Lune, je cache, le Ciel s'obscurcit, je vais me retirer. Adieu.

PROSPER.

Quoi, déjà ?

AZÉMIA.

Tu sais bien que mon père rentre souvent par l'autre illue de sa grotte, du côté du petit bois, sans passer par ici, & s'il ne m'y trouvoit pas... PROSPER.

Tu as raison. AZÉMIA.

Bon soir.

PROSPER.

Bon soir. Je ne sais, mais cet adieu là me coûte ce soir plus que jamais.

AZÉMIA.

Moi de même : mais il le faut. A demain ; adieu, Prosper, adieu, mon ami à présent ; mon époux
AZÉMIA,
bientôt.... Oh ! pour cette fois, c'est tout de bon.
Adieu.

(Elle rentre par la palissade.)

SCENE X.

PROSPER, seul.

AH ! comme Edoin avoit tort de m'effrayer sur le
danger d'un sentiment qui me paroit si doux !

SCENE XI.

AKINSON, L'OFFICIER PROSPER.

AKINSON.

L'Obscurité qui règne dans l'épaisseur de ces bois,
M'a fait perdre de vue ces infâmes ravisseurs.

PROSPER.

Qu'entends-je ?

AKINSON.

Il faut pourtant que ce lieu soit habité; nous sa-
vons au moins leur rendez-vous, & le vent les re-
tient ici, pour quelque temps; mais il vaudroit mieux
prévenir....

(L'Officier sort.)

SCENE XII.

AKINSON, PROSPER.

PROSPER, à part,

C'Est un homme!
C O M É D I E.

A K I N S O N.

Je ne sais quel attrait me ramène, malgré moi, dans ce lieu.... Je crois toujours que c'est le même.... Mais non.... O Ciel ! mes malheurs n'auront-ils pas le droit de l'attendrir ! N'ai-je pas assez souffert !

P R O S P E R

Il le plaint.

A K I N S O N.

Rejetteras-tu toujours mes larmes & mes vœux, ! toi qui connais la pureté de mon cœur !

P R O S P E R.

Quel langage touchant ! Comme il m'intéresse !

A K I N S O N.

Quelque rigoureux que soit mon sort, je le subirai; mais permettez-moi du moins de sauver l'innocence.

P R O S P E R.

Il est bon, que ne puis-je moi-même le secourir !

A K I N S O N, assis sur le rocher de Prosper.

Si cette île est habitée, si je n'y trouve aucun secours, ma mort est certaine.

P R O S P E R.

Sa mort !

A K I N S O N.

Il faudra donc mourir sans revoir, sans embrasser l'objet qui m'attache à la vie.

P R O S P E R.

L'objet qui l'attache à la vie ! Ah ! il est trop à plaindre, je vais lui parler. (Haut.) Bon homme....

A K I N S O N.

Dieux ! j'entends une voix secourable.

P R O S P E R.

Non, tu ne mourras pas, non; approche.

A K I N S O N.

C'est celle d'un jeune homme !

P R O S P E R.

Oui, c'est moi que ta plainte intéresse; tu es bien

E 2
À zÉMIA,
malheureux, n'êtes-ce pas ! Eh bien, que puis-je faire pour toi ?

AKINSON.
Être bienfaisant, dont la voix m'émeut si vivement, parle, qui es-tu ?

PROSPER.
Je suis un habitant de ces forêts. Enfermé dans cette grotte, je ne puis pas être pour toi d'un grand secours; mais tiens, si tu veux, je vais t'indiquer un asile sûr où tu pourras passer la nuit; tu y trouveras mon père, il sera bien-aise de te servir.

AKINSON, à part.
Son père ! ah ! Je me suis trop-tôt flatté. Vous avez un père ? Qu'il est heureux d'avoir un enfant comme vous.

(Il soupire.)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS ; LES MATELOTS D'ALVAR
entre doucement & écoutent.

MATELLOT.

Impossible de déterrer cette maudite entrée.

AKINSON.

Eh bien, mon enfant, où est-il votre père ?

MATELLOT.

Paix, on parle.

PROSPER.

Ecoute; un intérêt dont je ne puis me défendre, le son de ta voix, ton langage, tout me rassure; mais si je te le dis, ne vas pas me tromper.

AKINSON.

Moi, vous tromper !

PROSPER.

Ah ! Je te crois.
Écoutons.

PROSPER, plus bas, ce qui force les Matelots de s'approcher.

Les dangers de cette solitude ont forcé mon père de rendre sa demeure inaccessible ; mais il me saura gré d'avoir trahi son secret pour servir un infortuné.

MATÉLOT, toujours à part.

Quel heureux hasard!

PROSPER.

A trente pas de ce dernier palmier qui borde le rocher, en ouvrant la palissade, derrière un buisson d'Acacia....

MATÉLOT.

La palissade ! Bon. (Elle s'ouvre.) Oui, la voilà.

PROSPER.

Sous des broussailles, tu trouveras une trappe de bois, qui cache l'entrée d'une allée souterraine, c'est le chemin d'une grotte, dont la seconde issue est dans le petit bois... Au fond, tu frapperas, en prononçant Azémia.

MATÉLOT.

Bon!

PROSPER.

Si mon père n'était pas rentré, tu dirais que c'est le jeune homme de la grotte voisine qui t'envoie.... (à part.) Il fera du moins en sûreté.

MATÉLOT.

Alerte, elle est à nous. (On les voit passer sur le rocher.)

AKINSON.

Aimable jeune homme, le Ciel te récompense de ta générosité ; mais pardonne, je ne puis m'arracher à la douceur de cet entretien : dis-moi pourquoi vous n'habitez pas auprès de votre père?

PROSPER.

C'est que tu ne sais pas.... D'abord il est bien vrai que je l'appelle mon père ; mais il ne l'est pourtant pas.
Que dites-vous ?

EDOIN, arrivant, & appercevant Akinson.

Mon fils avec quelqu'un ?

PROSPER.

Tiens, le voilà lui-même.

SCENE XIV.

EDOIN, AKINSON, PROSPER.

EDOIN.

Que vois-je !

PROSPER.

Mon père, n'oubliez rien, parlez-lui ; c'est un infortuné qui demande du secours ; permettez-moi de descendre, nous le consolerons ensemble. (Edoin lui ouvre.)

AKINSON.

Généreux étranger, qui que vous soyez, ne craignez pas de vous repentir de m'avoir secouru ; peut-être puis-je moi-même vous être utile ; n'ayez aucune défiance ; vous prendriez pitié de mon sort, si vous connaissiez la chaîne des malheurs qui accable, depuis si long-temps, l'infortuné Lord Akinson.

EDOIN & PROSPER, qui font en ce moment.

Akinson ! ah ! Prosper !

AKINSON.

Prosper ! ... Mon fils !

PROSPER.

Ah ! mon père ....

FINALE.

PROSPER & AKINSON.

C'est toi qu'en mes bras je presse !
Ah ! mon père !
Ah ! mon fils !
Quel moment pour ma tendresse !
Quel doux instant pour moi !

EDOIN.

Ah ! je partage leur ivresse !

PROSPER.

Qu'Azémia partage mon bonheur,
EDOIN, lui faisant signe d'aller la chercher.
Oui, va, qu'elle partage ton bonheur.

(PROSPER sort.)

AKINSON & EDOIN.

Je vous dois ce cher objet de ma tendresse,
Je vous rends cet objet de votre tendresse.

C'est vous qui consolez mon cœur.
Ah ! comment vous peindre mon ivresse.
Ah ! je sens oui, je sens votre

PROSPER, rentre tout effrayé.

Edoin ! ô Ciel ! hélas !
En vain ma voix l'appelle,
Je ne la trouve pas.

EDOIN.

Que faire ? où courir ? hélas !
Grands Dieux ! où donc est-elle ?
Volons ; volons ; ma fille ! ô Dieux !

L'OFFICIER d'AKINSON, accourant.

Ah ! Milord, ce complot s'achève,
Elle est déjà loin de ces lieux.

EDOIN.

Courons.

AKINSON.

Arrêtez, Ciel !

EDOIN.

Ah ! ma fille !

L'OFFICIER.

On l'enlève ... :

AKINSON, les restant.

RÉCITATIF.

Je connais le complot, & je puis vous servir :
AZÉMIA

J'ai vu les ravisseurs, j'ai pris soin de m'instruire.
Le vent les tient ici, sans pouvoir en sortir.
Il nous reste du temps, laissez-moi vous conduire.

ENSEMBLE, en s'armant avec précipitation,
Armons-nous, il faut nous venger,
Même foin nous presse;
Par la force, ou par l'adresse,
Malgré leur fureur traiâtrelle,
Il faut nous unir tous, & braver le danger;
Il faut périr, ou nous venger.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un côté de l'île plus découvert.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALVAR, seul.

ARIETTE.

Ma captive fera bientôt en ma puissance,
Qu'elle tarde à venir ! je l'attends en ces lieux ;
J'ose, en quittant ces lieux, concevoir l'espoirance ;
De lui faire accepter mon hommage & mes vœux.
Amour ! c'est pour ta gloire
Que tu dois guider mes pas :
Triomphe dans tous les climats ;
Tu dois m'assurer la victoire.
Charmant objet du désir qui m'enflamme ;
Ta grâce & ta candeur ont droit de me charmer ;
L'espoir flatteur de régner sur mon âme,
Ramène enco mon cœur au doux besoin d'aimer.
Amour, c'est pour ta gloire, &c.

SCÈNE II.

ALVAR, FABRICE.

ALVAR.

Eh bien ! tu ne les vois point arriver encore ?

FABRICE.

Je les ai conduits moi-même dans l'endroit où nous
l'avons vue ce matin : ils ne peuvent pas être éloignés de
leur habitation ; mais il a fallu la trouver, attendre
l'absence du père : d'ailleurs, la distance est assez con-
sidérable.

ALVAR

Je suis fâché qu'un mouvement de précipitation &
de dépit m'ait entraîné si loin ; au moins tu leur a re-
commandé les soins, les égards.

FABRICE.

Oui, soyez tranquille.

ALVAR.

L'instant de notre départ approche, & si on me
l'amenoit . . . .

FABRICE.

Elle ne peut tarder beaucoup actuellement.

ALVAR.

Toute réflexion faite, je ne la verrai qu'après avoir
quitté le rivage ; elle ignore que ce sont mes or-
dres qu'on execute ; oui, je vais retourner à bord :
mais comme c'est ici que je leur ai donné rendez-
yous, tu vas-y rester pour la recevoir & la con-
duire au vaisseau ; dès qu'elle y fera, tu feras don-
AZEMIA,
ner le signal du départ. Je compte sur ton zèle &
sur ton exactitude.

SCENE III.

FABRICE, seul.

Oui, Monsieur, il me tarde bien que tout
soit terminé, & que rien ne s'oppose plus à ce départ
tant souhaité. Ah! quelle satisfaction de revoir ma
patrie! les belles choses que j'aurai à raconter
comme j'aurai l'air important! comme on m'écou
tera! comme je mentirai!

AIR.

Ah! que je sens d'impatience,
Mon cher pays de te revoir,
Et d'y pouvoir, avec aïrance,
Me reposer matin & soir.

Je vais revoir ma femme & ma patrie,
Oh! c'est un grand plaisir que celui-là!
Ma ménagère est si jolie,
Comme elle me caressera!

Et puis mes enfants...... Mon petit papa!
Comment vous voilà!
Contez-nous donc ça:
Qui me baiéra! qui m'embrassera!
C'est moi...... C'est moi...... Oh! quand je serai là,
Voyage qui voudra.

Pour s'amuser de mon voyage,
Viendront chez moi les curieux;
Je mentirai, suivant l'usage,
Et l'on ne m'en croira que mieux.
J'amuserai ma femme & ma patrie,
Chacun bouche béante écouterà.

Ma ménagère est si jolie, &c.
Je ne me sens pas d'aîse; car l'aspect de ces maudits riva­
gages me fait mourir de frayeur : j'ai cru, toute la nuit,
voir roder des troupes de sauvages, & je ne me fou-
cierois pas de faire ici affaut de célébrité avec certains
voyageurs. J'entends du bruit : oh ! pour le coup, voici
nos matelots & leur jolie capture ; oui, je n'en doute
pas, c'est la troupe joyeuse, quel plaisir! Allons mes
bons amis.... O Ciel! ( Il apperçoit une troupe de
Sauvages, qui se montrent d'abord à travers les arbres,
Observent, s'avancent peu-à-peu, l'examinent, lui bar­
rent le chemin, & finissent par le saisir & l'attacher à un
arbre.)

**SCENE IV.**

**FABRICE, TROUPE DE SAUVAGES.**

**FABRICE.**

*Ah! je suis mort! pauvre Fabrice!*

*Hélas! c'est fait de moi:*

*Oui, oui, Messieurs, fort à votre service....*

*Que voulez-vous faire de moi?*

*Mes bonnes gens! ah! les vilaines gens!*

*(Il se jete à leur genoux.)*

Me dévorer.... Oh non.... Prenez pitié de moi.

*Ah! Grands Dieux! quel supplice!*

*Ils ne m'entendent pas!*

*Si je pouvais m'échapper de leurs bras!*

*(Il fait un laçri pour s'échapper; on le ratrapp.)

*Ah! je suis mort, &c.*

*S'ils pouvaient me croire Sauvage!*

*Tachons de les imiter.***

*(Il cherche à les imiter.)*

Je les fais rire, allons courage;

*Ils semblent s'irriter:*

*Ah! Dieux! quelle disgrâce!*

*Quelle laide grimace!*
A ZÈMIA,

(Grand mouvement parmi les Sauvages, qui s'étant venus jusques-là, à une certaine distance de Fabrice, se rapprochent ici tout-à-fait de lui, le saisissent & l'attachent fortement à un arbre.)

Ahie, ahie, ahie, ah ! les vilaines gens !

(Ils dansent autour de lui.)

Hélas ! je n'ai plus d'espoir !

Adieu plaisirs, amis, adieu, bon soir.

(Ici on entend plusieurs coups de fusils. Une troupe de Sauvages passe en fuyant, & fait signe à ceux qui sont sur la Scène qu'ils sont poursuivis ; ils s'échappent.)

SCENE V.

FABRICE, seul enchaîné.

Ils s'éloignent : le bruit leur aura sans doute fait peur ; peut-être n'est-ce pas encore l'instant de me dévorer : ils m'auront mis là pour la provision. Personne ne viendra-t-il à mon secours ? Si je crie, ils vont revenir & m'achever : ahie, j'entends du bruit ; en voilà sûrement encore.

SCENE VI.

ALVAR, suivi de quelques Matelots, FABRICE, enchaîné.

ALVAR.

Suivez-les, suivez-les ; c'est par-là qu'ils ont pris.

FABRICE.

C'est le Seigneur Alvar : à moi, s'il vous plaît, & promptement.
ALVAR.

Fabrice enchaîné! Quelle bifarrerie!

FABRICE.

Hélas! oui, ce sont les Sauvages; ils étoient dix-mille.

ALVAR.

Dieux! Que faire?

FABRICE.

Me délier d'abord, c'est le plus pressé.

ALVAR.

Je crains qu'ils n'aient rencontré mes matelots, qu'ils ne se soient emparés de la jeune personne! Je meurs d'impatience & d'inquiétude. (Il va pour sortir avec les matelots.)

FABRICE, criant.

Hé bien, & moi donc, Seigneur Alvar, vous m'oubliez, mon Dieu! mon Dieu!

ALVAR, le déliant.

Retourne au Bâtiment, & ramène-moi le reste de ma troupe.

FABRICE.

Je ne demande pas mieux. (Il se sauve à toutes jambes.)

ALVAR, seul.

Je me reproche, plus que jamais, ma coupable fantaisie, si elle alloit en être victime! Dieux! que vois-je!
ALVAR, AZÉMIA, échevelée, suit, en regardant derrière elle ; elle s'arrête un moment, & dans la plus grande agitation, apperçoit à la fin Alvar, & s'élance vers lui.

AZÉMIA.

AH ! Sauve-moi, toi.

ALVAR.

Moi ?

AZÉMIA.

Oui, toi ; on veut me ravir à tout ce que j'aime : tu as l'air d'un honnête homme, je te confie mon destin, ma vie ... Me voilà plus tranquille.

ALVAR.

Dieux ! Elle se livre elle-même !

AZÉMIA.

Les cruels ! qu'ils viennent à présent, me voilà sous ta garde, je ne crains plus rien ; tu me protégeras, je suis sûre : ta physionomie me répond de ton ame.

ALVAR, à part.

Qu'elle est belle ! Mais que sa candeur la rend intéressante ! Ce que j'éprouve ne peut se définir.

AZÉMIA.

Je les entends : ne me quitte pas ; je suis fière de ton appui : tu les feras rougir du crime affreux d'enlever une fille à son père, une amie à son ami. Quel mal leur aie-je fait ? Pourquoi veulent-ils m'en faire ? Ils ont vu mes larmes, mon désespoir, sans se laisser fléchir. Tu es indigné de leur barbarie ; tu as sûrement un père, une amie, une sœur, tu dois être sensible.

ALVAR.

Et c'est à moi que vous vous adressez ! Mais comment avez-vous échappé à vos ravisseurs ?
UNE TROUPE de Sauvages a passé près d’eux, ils se sont effrayés, les lâches! ils m’ont quittée : la fuite m’a sauvée, je rends grâces au Ciel, de t’avoir rencontré : tu me rendras à mon père, à mon ami; tu verras comme je les aime, comme ils m’aiment aussi : ils pleurent & gémissent sûrement ; nous ne survivrons pas à la douleur d’être séparés ; mais tu sécheras leurs larmes, tu les verras à tes pieds, tu jouiras de leur reconnaissance ; ce sera ta première récompense.

ALVAR, à part.

Mon premier mouvement fut coupable ; l’abus de la confiance feroit un reproche éternel.

AZÉMIA.

Tu parles seul ! Tu balances . . .

ALVAR.

Non, jeune enfant, je ne balance pas, vous reverrez votre père.

AZÉMIA.

Ah! je ne m’étois pas trompée . . . Les termes me manquent pour t’exprimer ma reconnaissance. Mais vois mes pleurs . . . Et toi, Ciel! charge-toi de récompenser mon bienfaiteur, protège ses jours comme il a protégé les miens ; que jamais, que jamais il n’éprouve la douleur d’être séparé de ceux qui lui sont chers. Les voilà les traîtres.

SCENE VIII.

LES MATELOTS D’ALVAR, arrivent précipitamment. ALVAR, leur fait signe; ils s’arrêtent, en disant:

UN MATELOT.

LA pauvre petite ! la voilà bien tombée.
AZÉMIA,

(À l'arrivée de Fabrice, le vaissel & la chaloupe, sur lesquels on voit des enfants s'étus en matelots, paroif-sent dans l'éloignement, & restent jusqu'à la fin.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENs, FABRICE, arrivant avec le reste des Matelots.

FABRICE.

Monsieur, nous voici tous. Ah ! la voilà tant mieux, nous allons partir. Eh ! vous avez déjà l'air al-\-
lez contens l'un de l'autre.

ALVAR.

Je le suis beaucoup de moi-même.

FABRICE.

Ne perdons pas un instant, le père ne tardera pas à voler sur nos traces.

ALVAR.

Je l'attends, ou j'irai le chercher.

FABRICE.

En voici bien d'un autre !

ALVAR.

Éloignez-vous.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

ALVAR, à Azémia.

Près d'un amant & près d'un père,
Du vrai bonheur allez jouir;
Que vous devez leur être chère !
Vous voir heureuse est mon désir.

AZÉMIA.

Près d'un amant & près d'un père,
Du vrai bonheur je vais jouir.
A tous les deux je suis bien chère ;
Me voir heureuse, est leur désir ;
Viens avec moi revoir mon père.

ALVAR.
S'il faut le voir, ah ! comment faire !
AZÉMIA.
Tu jouiras de leur plaisir.
ALVAR, à part.
Comment ! le revoir, sans rougir !
AZÉMIA.
Tu verras si je leur suis chère !
Vous voir ensemble, est mon désir.
Je l'entends.
ALVAR.
O Ciel !
AZÉMIA se jette dans les bras d'Edoin, qui parle avec Akinson,
Prospèr & l'Officier.

S C E N E X.

T O U S L E S P E R S O N N A G E S.

ÉDOIN.  | ALVAR.  | PROSPÈR.  | AKINSON.  | CHŒUR.
Ma fille ! Que vois-je ! Azémia ! Sa fille ! Son père !

ÉDOIN, AKINSON, PROSPÈR & L'OFFICIER ANGLAIS,

Viens arracher des bras d'un père,
ALVAR à Prospèr qui s'avance.

Téméraire !
AZÉMIA, surprise.
Calmez, calmez votre colère.
ÉDOIN & PROSPÈR.
Il vouloit nous percer le cœur.
AZÉMIA.
C'est mon ami, mon protecteur.

( Les quatre assaillants veulent avancer sur Alvor ; les Matelots se rapprochent pour le défendre ; Azémia se jette au milieu.)
AZEMIA,
C'est mon ami, mon défenseur,
Je lui dois tout, je le défends.

AKINSON, EDOIN, PROSPER,
Ciel ! qu'est-ce que j'entends !

AZEMIA,
Ah ! mon père ! Écoute-moi :
Il me dit à l'instant même,
Près d'un amant, &c.

ALVAR.
En la rendant aux vœux d'un père,
Du vrai bonheur je crois jouir.
Aimez une fille si chère :
Vous voir heureux est mon désir.

CHŒUR GÉNÉRAL,
O Ciel ! Comment se peut-il faire !
Comment entendre un tel désir !

ALVAR, à part.
Je craindrois bien moins la colère,
Que la voix de mon repentir.

(Haut.) Oui, je la rends aux vœux d'un père :
Soyez heureux, c'est mon désir.

TOUS.

AZEMIA. C'est lui qui la rend à son père.
PROSPER & EDOIN. C'est lui qui me rend à mon père.

AZEMIA. C'est lui qui te rend à ton père.

ALVAR seul.
Quand vous combles les vœux d'un père,
De ce bienfait il va jouir,
Que la mémoire en-fera chère !
Soyez heureux, c'est mon désir.

EDOIN, à Alvar.
Ah! Monsieur ! pardonnez un soupçon que les cir-
constances autorisöient ; je vous croyais ton ravisseur,
vous la défendiez, vous êtes bien vengé.

AZEMIA.
Oui, vous l'avez tous deux offensé, mais moi je
l'aime bien.

ALVAR.
C'est trop long-temps jouir d'une estime usurpée ; j'é-
tois coupable, et mon premier châtiment est d'en rougir à vos yeux.

AZÉMIA.

Comment ! est-ce que tu étais méchant, toi ? On a donc quelquefois l'air doux, & le cœur coupable ! Que me voulois-tu ? Je ne pouvois pas être à toi, puisque j'étais à lui ... Mais tu m'as rendu à tout ce que j'ai-me, je ne puis pas t'en vouloir.

ALVAR.

Mes remords ont vengé votre père, mais mon offen-se m'a fait perdre le droit de l'obliger : obtenez vous-même qu'il me permette de vous arracher tous trois à cette solitude.

AZÉMIA.

Mon père ! pardonne-lui ; je lui pardonne, moi, puisqu'il propose de t'obliger, de t'emmener ... EDOIN.

Ma fille, je ne balancerois pas ; mais je ne puis main-tenant abandonner Milord.

ALVAR.

Milord, nos Nations sont ennemies, je le sais ; mais vous êtes malheureux, & par conséquent mon com-patriote ; livrez-vous à ma foi, je ne vous ai pas of-fenté ; vous pouvez me laisser le mérite & le plaisir d'une bonne action.

AKINSON.

Qui fait te repentir comme vous, brave jeune homme, mérite toute confiance. Je vous suivrai.

PROSPER.

Prosper, dis-moi donc, qu'est-ce que c'est que ce Milord là?

PROSPER.

Ah ! félicitez-moi, c'est mon père.

AZÉMIA.

Ah ! tant mieux, nous en aurons maintenant chacun deux. (au Lord.) Tu ne t'opposeras pas à notre ma-rriage ?

EDOIN, entraînant sa fille.

Ma fille ! que dis-tu ? Prosper devient grand Seigneur, & ne peut plus être ton époux.

AZÉMIA.

Lui, grand Seigneur ! je ne le trouve pas changé du
AZEMIA,
tout ; est-ce la faute à lui, s’il devient grand Seigneur ?
devons-nous l’en punir ? oh ! je ne l’en aimerais pas
moins.

EDOIN.
Ma fille ! tu ne fais pas...

AKINSON.
Edoin, vous oubliez le climat où vous êtes, &c
les préjugés d’Europe vous poursuivent ; laissez parler la
nature, elle nous instruit tous deux. (Embrassant Azé-
mia.) Oui, tu feras ma fille.

TOUS.
Ah ! Milord !

AZEMIA.
Ah ! Prosper !

(Tout le monde s‘embrasse.)

FABRICE.
Messieurs, le temps est favorable, le vent comme on
peut le désirer ; la mer nous appelle ; regagnons prompte-
ment le Continent, si vous m’en croyez ; je réponds
d’une route heureuse.

ALVAR.
Oui, fais tout préparer, nous allons partir.

FABRICE, fait un signal aux Matelots du Vaiffeau, on tire
trois coups de canon.

Pour cette fois, c‘est sérieux : oh ! Messieurs les Sau-
vages, si vous m’y rattrapez . . .

CHŒUR FINAL.
Partons, partons, le temps nous presse ;
Partons avec vitesse,
Le bonheur nous attend ;
Quelle allégresse !
Quel moment charmant !

PROSPER, & AZEMIA.
Ah ! { chère Azémia, } quel plaisir d’être à toi !”

AZEMIA.
Nous voilà donc enfin, réunis pour la vie.

AKINSON & EDOIN.
Ah ! quel beau jour luït pour moi !

Le destin le plus doux à comblé mon envie.

TOUS.

Jouifions sans tourment,
Le bonheur nous attend.

TOUS.

Partons, partons, &c.

FIN.
AU COU, du jeune Prosper, âgé de six ans, & qu'un jour il fera assez heureux pour retrouver son fils, & embrasser son bienfaiteur.

A K I N S O N.

P R O S P E R.

Akinson ?

E D O I N.

Je trouvais effectivement le bijou dès le lendemain de cette terrible scène; je t'élevai, je t'aimai comme enfant, je te regardai comme devant être un jour la cause de ma délivrance; mais douze ans sont passés, & je n'ai plus d'espoir.

P R O S P E R.

J'aurais pourtant bien du plaisir à vous traiter tous deux de même.

E D O I N.

La difficulté d'aborder ces parages, ne m'a encore permis de voir que des vaisseaux brisés, dont, à la vérité, j'ai tiré quelques secours; mais il semble qu'il ne soit permis qu'aux Sauvages de pouvoir y relâcher sans danger, & leurs incursions funestes....

P R O S P E R.

Que crains-tu ? Ton industrie a si bien caché nos habitations; nous sommes seuls possesseurs du secret qui les rend accessibles.

E D O I N.

Oui, mais vivre toujours seuls tous les trois.

(Azémia paroit ici sur son rocher.)

P R O S P E R.

Comment donc aussi, puisque l'Univers est si peuplé, cette île reste-t-elle déserte ? Tiens, j'ai idée, moi, que ces femmes, dont tu me dis quelquefois tant du mal, contribueroient un peu à embellir ces déserts.

E D O I N.

(à part.) Nous y voilà : (haut.) non, je te l'ai
AZÉMIA,

EDOIN.

Pourquoi ?

PROSPER.

Les instants de mon sommeil sont perdus ; je ne suis pas avec toi.

EDOIN.

Je te remercie de ce sentiment, & je le partage. Tu n'as rien entendu ?

PROSPER.

Rien du tout. La profondeur obscure de nos retraites, ces sentiers tortueux qui y conduisent, ces buissons épaiss qui les défendent, ne laissent rien parvenir jusqu'à nous. Mais pourquoi ?

EDOIN.

À l'instant même, une Horde sauvage, semblable à celle qui t'a déjà conduit ici, vient d'aborder sur ce rivage.

PROSPER.

Ah ! tu me rappelles une obligation que je t'aurai toute ma vie ; ils m'avoient amené sur ces bords avec mon père.

EDOIN.

Que je ne pus sauver ! C'est mon plus grand regret. J'ignorerois même ton nom, ton âge & ta naissance, sans ce bijou que je trouvai le lendemain, & le papier qu'il renfermoit.

PROSPER.

À propos de ce papier, tu m'avois encore promis hier de me le montrer aujourd'hui......

EDOIN.

Et je te tiens parole. Lis ......

PROSPER.

Milord Akinson a cru reconnaître le libérateur de son fils pour un de ses compatriotes : esclave des sauvages, qui font le commerce de notre liberté, il ignore le terme de sa dure captivité. Mais il espère qu'en laissant ce bijou dans ces lieux, on le trouvera, on l'attachera.